

DAVE
HUTCHINSON
ACADIE

UNE
HEURE
LUMIÈRE



Le Béal

Dave Hutchinson

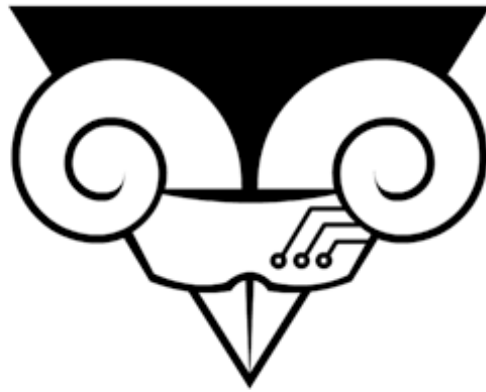
Acadie



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

Titre original : *Acadie*

© 2017, Dave Hutchinson

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Traduit de l'anglais par Mathieu Prioux

© 2019, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2019, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-882-9

Parution : août 2019

Version : 1.0 — 12/07/2019

C'est le matin après le matin qui suit mon cent-cinquantième anniversaire, et un terrible vacarme s'efforce de me réveiller.

Je reste endormi pendant que mon subconscient s'acharne à éplucher la liste des bruits susceptibles d'être assez agaçants pour me déranger. Sonnette ? Déconnectée. Cuisine ? Je n'ai rien pu préparer depuis l'avant-veille. Alarme de décompression ? Quand on l'entend, il est humainement impossible de faire autre chose qu'attraper une combi d'urgence ou se ruer vers une pièce de survie. Téléphone ? Éteint, et une seule personne détient le code capable de le débloquent.

Ah, merde.

« Quoi ? marmonné-je.

– Eh bien, bonjour, monsieur le Président, ronronne une voix juste devant mon visage. Comment ça va, aujourd'hui ?

– C'est pas drôle. Pas drôle du tout.

– Nous avons un problème.

– *Vous* avez un problème. Je suis encore en congé.

– Navrée, cette situation requiert une autorité de commandement.

– Vous l'avez, cette autorité, nom de Dieu.

– Pas pour ça. Il y a eu une incursion... »

Je pousse un grognement. « C'est un rocher. C'est *toujours* un rocher.

– Pas de chance. Amenez-vous au bureau, Duke. Cette fois, c'est la bonne. » La voix ajoute d'un air jovial : « Et c'est arrivé pendant votre mandat. Génial, non ? »

J'ouvre les yeux et mon esprit se remet en place.

« Où ça ? » La voix égrène une suite de trente chiffres qui, même après un siècle, ne veut toujours pas dire grand-chose pour moi. « C'est assez loin en-système, non ?

– Quelle perspicacité !

– Comment la ligne d'alerte a-t-elle pu le manquer ?

– C'est une des nombreuses questions qu'on se pose en ce moment. Vous voyez ? Un *vrai* problème. Allez, Duke, sortez le grand jeu. Debout ! » Et elle raccroche.

Je reste dans mon cocon pendant quelques instants encore, posant les yeux çà et là dans la pièce. C'est une jolie chambre, spacieuse, bleu

marine, et presque complètement sphérique, aux murs recouverts de poignées encastrées ouvrant placards et tiroirs. Certains de mes vêtements flottent doucement dans mon champ de vision. Une fort jolie chambre, oui, mais je ne vais pas pouvoir m'y attarder bien longtemps aujourd'hui. Je louche, me concentre. Un complexe cellulaire, enkysté à la surface de mon foie en catimini et sans ma permission lors d'un réglage quelconque, se met à opérer sa magie sur ma gueule de bois. C'était une sacrée cuite, et le tour de passe-passe va prendre un bout de temps. Il me faut du ravitaillement, sans quoi je vais finir en hypoglycémie. J'ouvre les coutures du cocon, flotte à travers la chambre jusqu'au mur opposé et actionne la poignée de la porte.

À l'instant où elle s'ouvre, les chats déboulent, piaillant, crachant et frétilant en l'air, le noir à la poursuite du blanc. Le chasseur atterrit sans douceur à quatre pattes sur le mur d'en face, rebondit, agrippe sa proie au vol, et ils fusionnent en une boule de poils noirs et blancs en furie d'où jaillissent des cris stridents.

« Arrêtez de vous battre », leur dis-je tout en me dirigeant vers la pièce principale de l'appartement. Ils m'ignorent. Je grommelle : « Très bien. Comme vous voulez. » J'ai hérité des chats, ainsi que du logement, d'un mineur hors-système suite à un accident mortel aux circonstances floues. De l'avis général, c'était un sacré fils de pute qui maltraitait ses bêtes. J'ai beau être farouchement opposé à la cruauté envers les animaux, hors de question de partager ma chambre avec deux félins en chute libre.

Je vole jusque dans la cuisine et allume la cafetière, puis je file dans la salle de bains, attache le masque à oxygène et me tiens au centre de la pièce tandis que des jets d'eau bouillante me fouettent de toutes parts. Le cycle terminé, je le relance. Et une dernière fois, histoire de me porter chance. Enfin je laisse les pompes vider la pièce et les ventilateurs à air chaud me sécher, avant de regagner la cuisine en quête d'un truc à manger. Il n'y a pas grand-chose, mais la cafetière me fournit une grosse ampoule de liquide chaud gorgé de caféine ; c'est essentiel, car le complexe cellulaire magique sur mon foie a besoin de métaboliser cette molécule pour fonctionner. Sans elle, les cellules transformeraient le glucose dans mon sang, et ce n'est pas recommandé. Ça n'a rien du café que j'ai connu, ceci dit ; les Écrivains n'ont toujours pas réussi à faire pousser du café en zéro-g. On pourrait croire la chose aisée pour des gens aussi malins, des gens qui, dans une vie antérieure, carbureraient eux-mêmes au café et aux glucides complexes — et pourtant pas. Je bois le contenu de l'ampoule, la remplis à nouveau, déterre quelques habits à l'odeur pas trop prononcée, enfile une wingsuit par-dessus, ouvre la porte d'entrée et sors sous le porche.

La vue y est assez exceptionnelle, même pour cet âge de merveilles. Je pose les yeux sur le paysage qui m'entoure telle une immense forêt tropicale : le kudzu mutant remplit à moitié l'habitat et lui confère sa rigidité structurelle, en plus de prendre en charge certains aspects du support-vie. Il est vert, embrumé, frais, et des centaines de petits points volètent sans hâte au travers, plongeant gracieusement au milieu d'une armature de racines de près d'un mètre d'épaisseur.

Deux de ces points me dépassent : des Gamins, battant l'air de leurs grandes ailes d'ange. Ils me font signe en s'approchant, lancent quelques blagues incompréhensibles ; je leur rends leur salut, leur recommande d'aller se faire mettre, et ainsi l'habitat apprend-il que son Président est d'aplomb, aussi grognon que d'habitude, et que tout va pour le mieux.

Sauf que non.

Je m'assure que la porte derrière moi est bien fermée, puis j'écarte les bras et me jette dans la caverne verte et béante de mon foyer.

Je hais la chute libre. Il a fallu au moins dix ans et plusieurs réglages minutieux de la part des Écrivains pour me faire surmonter la nausée et la terreur de m'écraser au sol, mais je n'arrive pas à m'y faire. Je déteste tout autant voler. Quand on regarde les Gamins, ça a l'air facile, élégant. Mais c'est en fait bigrement corsé et je n'ai jamais pris le coup. Un de mes premiers gestes en tant que Président a été d'inciter la Trésorerie à construire un monorail dans quelques-uns des habitats les plus vastes, et à légaliser les *jet packs* individuels dans chacun d'entre eux. Sauf que le Conseil a opposé son veto. Je suis peut-être Président, mais le Conseil ne me prête aucune attention, à moins que quelque chose ne tourne mal.

L'hôtel de ville se situe près du centre de l'habitat, niché au cœur d'un énorme massif de kudzu. J'atterris tant bien que mal sur la terrasse couverte, retire ma combi et entre.

Comme à peu près tous les autres bâtiments de la Colonie, l'hôtel de ville est un polype de construction sphérique. C'est aussi la plus grosse et la plus ancienne structure du coin : une boule nacrée et noueuse de la taille d'un paquebot. Assez vaste pour faire office de pièce de survie pour toute la population de l'habitat en cas de désastre de très, très grande ampleur, elle n'en est pas moins pratiquement vide la plupart du temps, peuplée par des équipes d'administrateurs, d'ingénieurs et de techniciens réduites au minimum.

Elle abrite aussi mon bureau, et il n'y a pas de quoi se vanter. Je n'y ai pas passé plus de cinquante minutes depuis le début de mon mandat, huit mois plus tôt, et en toute honnêteté, je serais incapable d'y mener quiconque à travers les tunnels sinueux de l'hôtel de ville.

Fort heureusement, je ne me rends pas à mon bureau. Je vais *au* Bureau, plus facile à trouver, car bien plus grand et situé en plein cœur de la structure. Je constate en sortant du tunnel qu'il est rempli de gens visiblement nerveux discutant à voix basse devant leurs écrans, leurs plans de travail et les infofiches.

« Joyeux anniversaire ! me lance Connie alors que je flotte vers elle.

– Hum. Bon, qu'est-ce qu'on a ?

– Un appareil ennemi. » Elle désigne une grande info-fiche à l'autre bout de la salle : on y voit un fond noir incommensurable au milieu

duquel dérive une sonde. Celle-ci mesure environ quinze mètres de long pour cinq de large, un cylindre blanc cassé portant les lettres *AC* peintes sur un de ses flancs. À une extrémité, un bon gros bouclier antimétéores conique en glace centrifugée ; à l'autre, la mince cloche de la tuyère propulsive d'un réacteur à fission à haut rendement. Entre les deux, on aperçoit le paysage grumeleux et désordonné des radômes du moteur à hyperpropulsion, des nacelles de capteurs et des microtuyères à fusion. Concept relativement simple, fabrication peu onéreuse ; l'Agence de la Colonisation en assemble des centaines chaque année et les envoie en mission de survol rapide vers les systèmes planétaires inexplorés. Je sens mon cœur se serrer.

« Pas un rocher, donc, insiste Connie.

– Pas un rocher », je confirme avant de pousser un juron. « D'où vient cette image ? »

Elle me répond. Je jure de nouveau. Et pas qu'un peu.

La Colonie ne possède pas de gouvernement en tant que tel. Chaque habitat élit annuellement le représentant d'une sorte de vague corps consultatif dont le but est de s'assurer que la machine fonctionne sans heurts. D'après le principe voulant qu'on ne peut décemment pas confier le pouvoir politique aux personnes qui le recherchent, les seuls membres admis au sein de ce collectif sont ceux qui ne désirent absolument pas en faire partie. Comme ça vaut pour à peu près tout le monde, les deux ou trois mois précédant les élections voient généralement s'orchestrer une avalanche de campagnes guignolesques à l'enthousiasme suffisant pour disqualifier le moindre candidat. J'ai moi-même mené de belles campagnes par le passé, et j'ai longtemps réussi à esquiver le tir, mais je me trouvais hors-système lors du dernier suffrage, occupé à ramener quelqu'un jusqu'à Nova California. Les autres y ont vu le signe d'un désintérêt envers la politique, et à mon retour, j'ai découvert que non seulement j'avais été élu, mais que les sales fourbes avaient interprété mon absence comme la preuve que je n'en avais *vraiment* rien à battre, aussi m'avaient-ils carrément nommé Président.

Ce mandat n'accorde en réalité que très peu de pouvoir. En revanche, il entraîne pas mal de responsabilités, notamment en cas de situation si problématique que tout le monde s'efforce de refiler la patate chaude au premier venu. Or le premier venu, c'est moi, et ce pour les trois ans et demi à venir environ. Président de la Colonie : le type qui se tape le boulot que personne d'autre n'a la volonté ou la patience de faire et prend les décisions merdiques que personne ne veut assumer.

Lorsqu'on passe toute sa vie sur une planète, l'une des choses fondamentales dont on ne prend jamais conscience à propos de l'espace, c'est qu'il est globalement le même tous azimuts.

Certes, on trouve des exceptions. À proximité des étoiles, des corps célestes en orbite ou en longeant le bord d'une nébuleuse, le panorama peut être spectaculaire. Mais pour le reste, ce ne sont que des astres et du vide.

C'est à peu près tout ce qu'on peut y voir, et ce, même depuis l'intérieur d'un système planétaire. Les films tentent bien de vous faire croire que les astronefs entrent et sortent de l'hyperespace, surgissent à proximité d'un soleil et sont capables de contempler à la fois les planètes, les astéroïdes et tout le toutim, mais même un système formé de dizaines de planètes reste un gros espace vide ; si on manque de chance, ou si on ne prête pas assez attention à son environnement, il est tout à fait possible d'en traverser un d'un bout à l'autre sans rien apercevoir d'autre que le lumignon de l'étoile locale. À quarante-cinq UA, comme c'est le cas pour nous, il n'est pas si difficile, pour peu qu'il soit un brin pâlot, de passer complètement à côté d'un soleil.

À cette distance, on en reçoit presque autant de lumière que des autres étoiles, aussi faut-il utiliser des projecteurs et des intensificateurs d'image pour distinguer la sonde. L'éclat qui se reflète sur sa coque masque celui des astres. L'appareil vient de loin : son bouclier de glace conique semble grêlé, érodé.

« Et tu l'as abattu, dis-je.

– Eh bien, techniquement, il vole toujours », fait remarquer Karl.

Je l'ignore, hausse un sourcil à l'attention d'Ernie qui vient de soupirer en gonflant les joues.

« Ce truc est radioactif comme pas deux, relève Karl. On ne risque rien, aussi près de lui ?

– Foutu réacteur à fission en carton, marmonne Ernie. Et ça se ramène dans *mon* système... » Ernie est fortement modée : quatre bras, des mains à la place des pieds, un visage réécrit comme celui d'une gargouille grimaçante — sans but pratique, pour autant que je sache, à part la déstabilisation.

« Et tu l'as abattu, répété-je dans une pitoyable tentative de reprise de contrôle de la situation.

– Oh, allez, Duke... » se plaint-elle, agitant les quatre mains à la fois. « Qu'est-ce que j'étais censée faire ?

– Tu le sais très bien : te tenir tranquille et observer cette saleté poursuivre sa route.

– La ligne d'alerte ne l'a pas détectée.

– Et des personnes bien plus brillantes que toi ou moi se penchent sur la question en ce moment même. Ton boulot consistait à signaler le machin et le laisser partir, pas à lui tirer dessus. »

Nous sommes tous les trois entassés dans la bulle de commande du vaisseau d'Ernie, lequel n'est pas beaucoup plus grand que la sonde. Ernie a passé des mois seule dans le halo du système, remorquant deux petits modules d'habitat équipés de centrifugeuses, de fours de fusion et d'affineurs de chondrites, minant les comètes éteintes à la recherche de terres rares. Après avoir repéré la sonde, elle a laissé les habitats, s'est élancée à sa poursuite et, une fois à sa portée, elle l'a carbonisée avec un maser de minage, l'a attachée à l'aide d'un câble et a passé presque deux semaines à la ralentir en deçà de la vitesse de libération solaire avant de la tracter hors-système. *Ensuite* seulement nous a-t-elle contactés. Pas une de ces actions ne fait partie de la procédure standard.

« Tu penses qu'elle a pu envoyer un message ? » demande Karl.

Je fixe l'écran devant moi et la sonde dérivant innocemment au bout de son câble.

« Espérons que non. Dans le cas contraire, on va tous devoir chercher un nouveau foyer. »

« Ne le prends pas mal, dit Shaker, mais pour des gens soi-disant brillants, vous commettez de sacrées bourdes, parfois.

– Je suis d'accord. À ceci près que je ne fais pas partie du lot, dis-je sombrement.

– Qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Reprendre un verre. » J'adresse un signe au barman. « Pas toi ?

– Oh que si. »

Nous sommes dans L'Avant-dernier Rade, dans l'habitat de Radetzky, et je vois à travers l'enveloppe de la bulle la douce courbure à rayures saumon de Toccata. Mordicus, sa gigantesque lune, se lève au-dessus de l'horizon de la planète, toute couverte de cratères, usée et rocailleuse. C'est à couper le souffle, mais je ne suis pas d'humeur.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire, poursuit Shaker.

– Non, je sais... »

J'ai demandé à Ernie de surveiller la sonde et à Karl de ne pas quitter Ernie des yeux, puis je suis revenu en-système pour tâcher d'élaborer un plan d'action, mais les scénarios plausibles s'effondrent les uns après les autres. Plus j'y réfléchis, plus notre unique option devient évidente.

« Des nouvelles de la ligne d'alerte ?

– On effectue les tests le plus vite possible. Mais on a plus d'un milliard de satellites à enquiller, au dernier décompte. Ça va prendre un moment.

– Pas de temps mort ? De panne de courant ou de perturbation cométaire ? » J'ai appris ce terme il y a quelques années. J'ignore toujours précisément ce qu'il signifie, mais il donne aux techniciens de la ligne d'alerte l'impression que je sais de quoi je parle.

« On est en train de se repasser dix-huit mois d'enregistrements. » Shaker se cale dans son siège et se frotte les yeux. « Jusque-là, rien.

– Remontez plus loin.

– Duke, mon vieux, dit-il avec sérieux, si ce truc se trouve dans le système depuis un an et demi, on est foutus de toute façon.

– Il faut qu'on sache comment il est passé. Nous devons savoir s'il y en a eu d'autres. Ernie a vraiment déconné en lui tirant dessus ; si cette sonde possédait un genre d'enrobage furtif dernier cri, il se sera évaporé.

– Oh merde... » lâche-t-il.

Je prends les deux ampoules de whisky sour que me tend le barman.
« “Oh merde”, c'est l'idée, ouais.

– Non, la patronne est là... »

Je jette un coup d'œil vers l'entrée. « C'est moi, ton patron.

– Pas quand elle est dans le coin.

– T'es viré. »

Shaker et moi observons Connie faire un salto alangué à travers la porte, parcourant le bar du regard. Elle nous voit, repousse du pied une colonne de soutien et se pose habilement sur le siège à côté de nous. C'était beau ; moi, si j'avais tenté la même acrobatie, j'aurais blessé une demi-douzaine de personnes et me serais crashé dans le décor.

« Je sors tout juste de votre bureau, déclare-t-elle en claquant des doigts à l'attention du barman. Charmant endroit. Très jolis meubles, magnifiques finitions. Il manque une chose, cependant. Je me demande ce que ça peut être ? Hum... » Elle fait semblant de se creuser la tête.
« Ah, oui, fait-elle enfin. Voilà ce qui manque. Vous.

– J'ai été tiré du lit, on m'a traîné hors-système avant de me renvoyer ici, et je ne suis pas d'humeur, Connie. »

Elle se tourne vers Shaker. « *Vous*, il y a du boulot qui vous attend. »

Il hoche la tête. « Ouaip. » Il défait les sangles de son siège, le pousse doucement et s'élève dans les airs d'une façon mal assurée. Shaker n'est pas dans la Colonie depuis longtemps, et si je l'aime bien, c'est en partie parce qu'il n'est pas plus doué que moi pour la chute libre. Il heurte un couple et flotte vers la sortie.

« On était en pleine réunion, dis-je une fois Shaker parti.

– Vous étiez en pleine picole, rétorque Connie en prenant une troisième ampoule de la main du barman. Et je n'aime pas que vous traîniez avec lui.

– C'est un bon gars.

– C'est un clampin.

– Moi aussi. »

Elle pousse un grognement amusé. « Non, c'est faux.

– Si, je vous assure. Et je n'aime pas qu'on me dise avec qui j'ai le droit de prendre un verre ou non. »

D'habitude, le ton de ma voix la laisse indifférente, mais cette fois, Connie me considère et hausse les épaules. « Vous ne devriez pas boire avec vos subordonnés, observe-t-elle d'un air pensif.

– *Vous le faites bien.* »

Elle abandonne, ce qui ne lui ressemble pas. « OK, peu importe. Mieux faut oublier ça. Buvez avec qui ça vous chante. Des idées ?

– On dit : “mieux vaut”.

– Ne poussez pas le bouchon, Duke. Qu’est-ce qu’on fait ?

– J’y réfléchis encore. »

Elle m’observe.

« Nous n’avons peut-être pas besoin de *faire* quoi que ce soit. Cette sonde est un tas de débris ; elle passe d’un système cible à un autre depuis des décennies. De toute façon, l’Agence s’attend à perdre un jour ou l’autre le contact avec ces saletés ; quand elles se montrent, c’est à peine si elles transmettent.

– Et puis, ils sont déjà venus ici, fait-elle remarquer.

– C’est vrai. Oui, il y a ça, aussi.

– Alors, pourquoi revenir ?

– Pour tout un tas de raisons. Peut-être qu’une université a cofinancé une mission ponctuelle pour jeter un coup d’œil aux systèmes dans la base de données de l’Agence. Une simple expédition de recherche. Ou bien une petite équipe de mineurs a investi dans la sonde, en quête d’informations commerciales utiles. »

Elle passe une main sur son crâne rasé. « Sauf que ce n’est pas ça du tout.

– Non, c’est un appât. »

Elle hausse un sourcil.

Je pousse un soupir. « Vous cherchez quelqu’un. Vous ne savez pas avec certitude *où* il se trouve, mais vous savez *qui* il est, et en vous creusant les méninges assez fort, vous pouvez deviner où il *pourrait* être. Impossible d’aller vérifier par vous-même, alors vous envoyez des invitations. Et voilà votre appât. Ensuite, si l’une de ces invitations reçoit une réponse, vous êtes sûre d’avoir mis la main sur quelque chose qui vaut la peine d’aller voir de plus près. »

Elle me regarde en clignant des yeux.

Je continue : « L’Agence essaie d’anticiper les mouvements des Écrivains. Elle envoie des sondes faire un grand voyage à travers tous les systèmes de sa base de données où elle pense les trouver, dans l’espoir que l’une d’elles se fasse descendre.

– Ça pourrait toujours être une panne.

– Dans ce cas, on dépêche un vaisseau habité pour inspecter. Si la sonde a flanché ou a percuté quelque chose, aucun problème. Par contre...

– Combien de temps ? »

Je hausse les épaules. « Avec leurs moteurs les plus récents ? S'ils viennent de Nova California ? Quinze mois. » Je la vois se détendre très légèrement et ajoute : « L'Agence possède en permanence des *milliers* de bâtiments habités en transit. Ils sortent d'hyperpropulsion tous les cinq jours pour établir le contact avec la base, parce que l'Agence est terrifiée à l'idée de les perdre. C'est pour ça que leurs vaisseaux mettent autant de temps à atteindre leurs destinations. Il suffit que l'un d'eux surgisse à distance de tir et soit réaffecté. Il n'y a aucun moyen de savoir quand ils arriveront. Si ça se trouve, ils sont déjà en-système en ce moment même.

– La ligne d'alerte nous aurait prévenus.

– Elle a manqué la sonde, et j'en parlais justement à Shaker quand vous vous êtes incrustée. »

Elle ne tient pas compte de cette remarque. « Bordel. Nous sommes déjà passés par là avant votre arrivée, vous savez. Nous avons perdu deux habitats ; on ne les a jamais retrouvés.

– Je suis au courant. » Encore que « perdu » soit relatif. Pour ce qu'on en savait, les populations de ces habitats avaient voté à l'improviste, puis appliqué à la lettre les résultats dudit vote en se faisant la malle, histoire de fonder leur propre colonie.

« C'était au tout début, la technologie n'était pas encore stable, nous manquions d'assurance et on paniquait pour un rien. Nous avons vérifié les données après coup, poursuit-elle en levant les yeux vers le plafond du bar. Un bug avait fait croire à la ligne d'alerte que nous étions attaqués. Nous avons perdu quarante mille personnes, tout ça à cause de quelques lignes de code ratées. » Elle me regarde à nouveau. « Pas question de revivre ça, Duke.

– Tout à fait. Et c'est ma responsabilité, de toute façon. »

Je dînais dans un restaurant sur Havre d'Ange lorsqu'une très grande femme s'est approchée, puis s'est assise en face de moi.

C'était la saison des tempêtes de verglas et Probity City était bouclée pendant toute cette période. J'avais laissé tomber mon boulot et je claquais peu à peu mes économies au cours d'une lente dérive à travers les Colonies. J'avais passé près d'un an sur l'exploitation minière dans la ceinture d'astéroïdes de Gliese 581c, suivi de quelques mois à Port-Holden, avant de débarquer par malheur sur Havre d'Ange juste au moment où la météo amorçait son surrégime décennal. Ainsi m'étais-je retrouvé coincé là, à regarder dégringoler les chiffres de mon compte en banque, songeant à me mettre en biostase jusqu'à ce que le temps se calme et que les navettes sol-orbite soient à nouveau capables de décoller. La dernière chose à faire était de prendre place dans le restaurant somptueux de mon hôtel somptueux et de commander un repas somptueux. Ceci étant, la nourriture était excellente.

J'entamais tout juste le plat de résistance quand la très grande femme est entrée. Toutes les têtes se sont tournées dans sa direction. D'une beauté saisissante, svelte comme un saule et chauve comme un œuf, elle avoisinait les trois mètres de haut. Sa combi de travail vert olive, quoiqu'assurément propre, trahissait de nombreux rapiécages. Elle a parcouru la salle du regard pendant quelques secondes, comme si elle cherchait quelqu'un, puis s'est dirigée vers ma table, a tiré la chaise en face de moi et s'est assise, mains croisées sur son giron. Elle paraissait un brin amusée.

Nous nous sommes considérés quelques instants, puis un serveur est venu vers nous et lui a tendu un menu qu'elle a refusé d'un geste. « Juste un espresso, merci, lui a-t-elle dit.

– Je crains que madame ne doive commander à manger si elle désire rester. »

Elle l'a fixé du regard ; même assise, elle arrivait presque à sa hauteur. Puis elle a tendu la main et a pris deux ou trois gressins d'un pot en verre au centre de la table. Elle a croqué dans l'un d'eux et a souri au garçon de salle. « Un espresso, merci », s'est-elle contentée de dire, et quelques secondes plus tard l'autre s'est retiré.

Je suis revenu à mon bœuf de Kobe.

Après environ une minute, elle a dit : « J'ai regardé votre communiqué de presse. Désopilant.

– Je mange, là... »

Elle a mâché bruyamment un autre gressin jusqu'à ce que l'agacement me fasse lever les yeux de mon plat.

« Qu'est-ce qui peut pousser un homme comme vous à quitter un emploi pareil ? a-t-elle demandé en penchant la tête sur le côté.

– Si vous avez vu le communiqué, vous devriez le savoir. »

Elle a haussé les épaules. « C'était un bon emploi, en plus. Beaucoup de pointures à l'AC, mais pas tant de *grosses* pointures que ça.

– Je ne parle pas à la presse, lui ai-je dit d'une voix égale. Je pensais avoir été clair.

– Oh, mais je ne suis pas journaliste, a-t-elle dit gaiement. Même pas une admiratrice — et ce n'est pas ce qu'il vous manque, monsieur Faraday. Je suis ici pour vous offrir un poste.

– Je ne veux pas d'un boulot. »

Elle a souri. « Allons, Duke — je peux vous appeler Duke ? —, tout le monde veut du boulot.

– Pas moi.

– Dans ce cas, vous ne pourrez pas manger à ce prix-là éternellement, a-t-elle dit en pointant mon assiette du menton. Avoir des goûts de luxe mais pas de travail, c'est problématique.

– Je m'en sortirai. »

Elle s'est penchée en avant, joignant les mains sur la nappe. « Et si vous pouviez faire plus que simplement *vous en sortir* ? Si je vous offrais une chance de prendre part à une grande aventure ?

– J'essaie juste de mener une vie tranquille, madame...

– Lang. Conjugación Lang. » Elle a souri avant de baisser la voix au point que moi seul puisse l'entendre. « Que diriez-vous de quitter cette planète de cauchemar ? Là, maintenant ?

– Vous avez un genre de vaisseau magique capable de décoller en plein blizzard, avec des vents à sept cents kilomètres à l'heure ? »

Elle a plissé le nez en souriant d'un air aguicheur. « Oh, j'ai beaucoup mieux que ça. »

Le spatioport de Probity City était entouré de hangars souterrains et l'un d'eux abritait un petit remorqueur intrasystème rustique, trapu et grossier, recouvert de tuyères propulsives, de grappins et d'équipements industriels usagés.

« Très amusant », ai-je lâché. J'avais fini mon repas et, sur la suggestion de Conjugación Lang, j'avais bouclé ce qui me tenait lieu de valises avant de la suivre jusqu'ici, deux cents mètres sous la toundra balayée par les vents.

Debout à côté de moi, elle a acquiescé. « Pas mal, non ? »

Les mots *Beaucoup mieux que ça* étaient peints sur le flanc du remorqueur en Comic Sans, et c'était le moindre de ses défauts. Il avait tout juste l'air en mesure de s'élever du sol par une douce après-midi d'été, sans parler de rejoindre l'espace orbital au beau milieu d'une tempête de verglas...

J'ai tourné les talons, mais Lang a posé une main sur mon bras. Sa poigne était ferme ; elle a serré doucement et j'ai senti un frisson de panique. L'Agence était en général trop maligne et, pour parler franchement, avait d'autres chats à fouetter que de s'abaisser aux règlements de comptes, mais j'avais inclus dans mon communiqué de presse deux ou trois commentaires *ad hominem* sur des petits bureaucrates vindicatifs incapables de fermer l'œil, sauf à avoir piétiné quelqu'un durant la journée. J'avais sans doute causé plus d'une nuit blanche...

J'ai clamé à l'attention des caméras du hangar : « Je demande l'asile politique ! »

Lang a baissé les yeux sur moi et s'est fendue d'un sourire radieux. « Vous êtes chou, Duke, mais je ne travaille pas pour l'Agence, ce n'est pas un enlèvement, et j'ai trafiqué les caméras à mon arrivée. À part nous, personne ne sait que nous sommes ici. » Elle est devenue sérieuse. « Bon, écoutez simplement ce que j'ai à dire. Si malgré ça vous n'êtes pas intéressé, je vous ramène et personne n'en saura rien.

– Vous êtes folle, je veux partir ! » Mais elle n'a pas desserré son emprise. Caméras ou pas, j'avais le choix entre affronter une géante chauve et faire ce qu'elle exigeait de moi. J'ai protesté : « Je suis avocat. Qu'est-ce que vous attendez d'un juriste ? »

Elle a écarquillé les yeux et s'est pouléché les babines. « Je n'avais encore jamais mangé d'avocat.

– Regardez-moi. Regardez bien pendant que je hurle de terreur. »

Elle a lâché mon bras. « Ça demandait des couilles, ce que vous avez fait. Pas de démissionner, c'est à la portée de n'importe qui. Mais partir en critiquant publiquement l'Agence comme ça, ce n'est pas banal. »

Quelques années plus tôt, un groupe de colons étaient morts en biostase alors qu'ils se rendaient sur un des mondes tout juste découverts. Leurs familles avaient intenté un procès à l'Agence et j'avais fait partie du bataillon d'avocats chargés de la défendre. Je n'avais pas spécialement de sympathie pour les victimes, mais les cas de pratique déloyale dont j'avais été témoin au cours de la préparation de notre plaidoirie m'avaient mis très mal à l'aise.

J'avais partagé mes doutes avec mes supérieurs et ceux-ci m'avaient immédiatement rabattu le caquet avant de me suggérer une semaine de congé sans solde pour reconsidérer ma position.

Bon, j'étais un grand garçon et je connaissais la chanson. Du moins, j'étais assez lucide pour savoir que le monde n'est pas parfait, que les entités monolithiques telles que l'Agence parviennent toujours à leurs fins ; et suffisamment réaliste pour voir les deux seules issues qui s'offraient à moi : prendre le train en marche ou me faire rouler dessus. J'avais donc été quelque peu étonné lorsque, après plusieurs jours enfermé chez moi à gober des mouches, je m'étais surpris à rédiger une lettre de démission et un communiqué de presse qui avaient fait de moi, pendant une heure ou deux, l'un des visages les plus connus sur Terre.

Mon départ et mes révélations n'avaient en rien affecté l'affaire, mais je m'étais senti mieux. Pas particulièrement droit ni héroïque, juste plus en phase avec moi-même — ce qui veut dire beaucoup, parfois. Mais certainement pas spécial ni important.

« Vous pourriez engager quelqu'un d'autre. »

Elle a éclaté de rire. « Ce n'est pas un avocat qui nous intéresse, Duke, même s'ils peuvent s'avérer utiles de temps en temps. Non, c'est *vous* que nous voulons. Tout de suite. Vous montez ? »

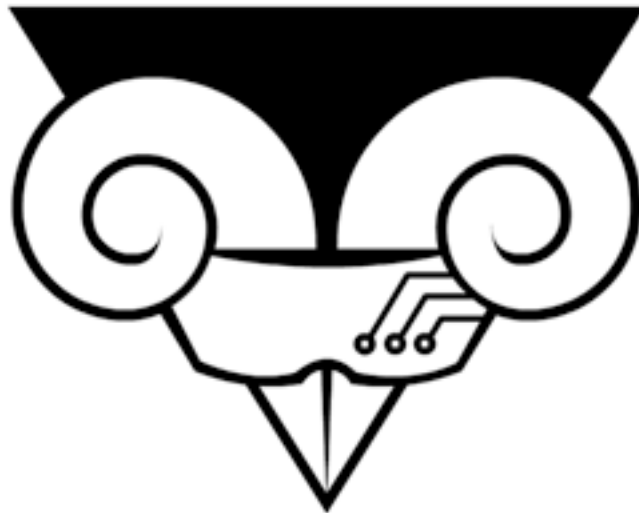
J'ai soupiré. « Après vous. »

Nous avons attendu la fin du cycle du petit sas — il y avait tout juste assez de place pour nous deux — avant de pénétrer dans l'étroite salle des commandes. Lang s'est assise dans un baquet de pilotage, a commencé à appuyer sur des boutons et allumer des écrans.

« Asseyez-vous, Duke. »

Je suis resté là sans bouger, mon fourre-tout en bandoulière et plusieurs questions à l'esprit. *Primo*, le remorqueur pourrait-il réellement décoller ? *Deuxio*, comment allait-il rejoindre l'orbite, ainsi que Lang

C'est le matin après le matin qui suit mon cent-cinquantième anniversaire, et un terrible vacarme s'efforce de me réveiller.



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/eBelial) et sur [Facebook](https://facebook.com/eBelial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.